



LE CHARDONNET



“Tout ce qui est catholique est nôtre”

Louis Veuillot

Et si nous disions merci...

En ce début de nouvelle année, nous nous échangeons de bons vœux. Essentiellement il s'agit de souhaiter que l'année qui commence soit meilleure que la précédente, avec la grâce de Dieu. Mais n'oublions-nous pas un peu trop vite la précédente ? Avons-nous remercié des bienfaits reçus ?

Et si nous disions merci... Cette pensée ne vous a-t-elle pas effleuré parfois l'esprit dans ce monde de mufles qui nous entoure ? Il est certain que de nombreux exemples de la vie quotidienne pourraient être donnés, particulièrement dans les grandes villes. Vous laissez passer une personne à la porte d'entrée d'un magasin, pas un regard, tout juste si elle ne vous bouscule pas ; elle pense certainement être dans son droit. Vous donnez une pièce à un mendiant, « c'est tout ? », tout juste s'il ne vous prend pas votre portefeuille.

Qu'est-ce qui nous heurte dans ces attitudes ? Evidemment l'ingratitude. Nous faisons du bien, ou du moins essayons, et le bénéficiaire n'a pas un regard, pas un sourire, pas un mot de remerciement. Mais nous ne sommes pas seuls à en souffrir. Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même en a été blessé. Lors de la guérison de

dix lépreux, un seul revient le remercier, il en fait la remarque : « Est-ce que les dix n'ont pas été guéris ? Et les neuf, où sont-ils ? Il ne s'est trouvé parmi eux que cet étranger pour revenir et rendre gloire à Dieu ? » (Luc, XVII, 17)

Tout cela nous montre le devoir de la reconnaissance. « Qu'as-tu que tu ne l'aies reçu ? Et si tu l'as reçu, pourquoi te glorifies-tu comme si tu ne l'avais pas reçu ? » (I Cor, IV, 7) nous dit saint Paul. La vertu de reconnaissance est le souvenir affectueux d'un bienfait reçu, avec le désir de s'acquitter en rendant la pareille. Saint Thomas prend à son compte la définition de Cicéron : la reconnaissance regarde le bienfait et cherche à le récompenser. À partir de là, nous devons de la reconnaissance tout d'abord à Dieu pour tous les biens qu'il nous a octroyés, le bienfait de la vie naturelle et de la vie surnaturelle. En ce temps de Noël, la venue de son Fils pour nous sauver doit nous abîmer dans une gratitude infinie. Mais nous ne devons pas oublier tout ce que nous devons à nos parents, à nos maîtres, à nos supérieurs tant civils que religieux. Ni Dieu, ni mes parents, ni mes supérieurs ne me devaient tout le bien qu'ils m'ont fait et toute la bonté avec laquelle

ils l'ont fait : aussi dois-je leur en être particulièrement reconnaissant. Et nous devons même y inclure les croix et les épreuves qu'ils ont permises ou données pour un bien plus grand.

Si nous disions merci, nous ne ferions que suivre l'exemple de Notre-Dame. Lors de sa visite à sa cousine Élisabeth qui la félicite de son consentement à être la Mère de Dieu, elle laisse déborder les sentiments intimes de son âme. Elle entonne le *Magnificat* que, dans le cours des siècles, ses enfants répéteront pour louer et remercier Dieu de ses bienfaits.

Abbé Émeric BAUDOT

Monsieur l'abbé Émeric Baudot et le clergé de l'église Saint-Nicolas-du-Chardonnet souhaitent à tous les fidèles une année 2018 riche en grâces et en bénédictions divines.

« Bon an, mal an, Dieu soit céans ».

SOMMAIRE

PAGE 1 - Éditorial

par M. l'abbé Émeric Baudot

PAGE 2 - L'humilité, une vertu chrétienne

par M. l'abbé François-Marie Chautard

PAGE 4 - Physionomie du mondain

par M. l'abbé François-Marie Chautard

PAGE 6 - Un cinquantenaire à refuser de fêter : celui de Mai 68 !

par Michel Fromentoux

PAGE 8 - Le temps de Noël

par M. l'abbé Gabriel Billecocq

PAGE 9 - La musique et le chant sacrés à Saint-Nicolas-du-Chardonnet

par Vincent Ossadzow

PAGE 11 - Au cœur de la conversion chester-tonienne

par M. l'abbé Philippe Bourrat

PAGE 12 - Activités de la paroisse

L'humilité, une vertu chrétienne

Par l'abbé François-Marie Chautard

L'humilité est incontestablement une vertu chrétienne. Les Grecs, si sensibles à l'idée de mesure, d'équité et d'équilibre avaient nettement saisi l'idée de modestie, cette modération dans le comportement et les propos. Mais la modestie n'est pas l'humilité, et jamais les païens n'en ont perçu l'existence et la nature. Parce que l'humilité repose sur des fondements qui leur étaient inconnus : la dépendance absolue vis-à-vis de Dieu, la nature pécheresse de l'homme et bien évidemment, l'exemple du Sauveur.

L'humilité ontologique

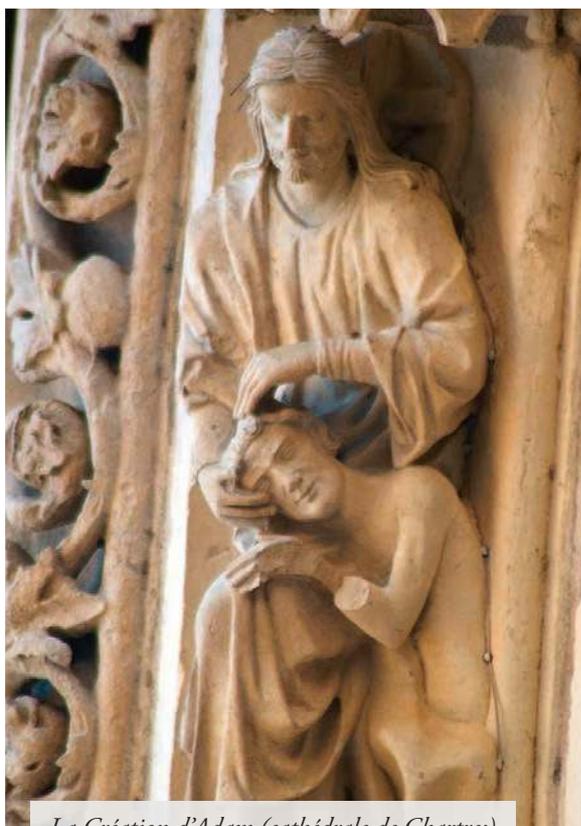
Pour les païens, la matière était éternelle. Elle avait toujours été, elle serait toujours, et le démiurge, cet être supérieur qui régissait la nature, l'avait seulement pétrie, modelée, organisée. Il n'avait pas un plein pouvoir sur elle.

En d'autres termes, tout l'univers matériel, précisément en tant que matériel, était indépendant de Dieu. Certes, Dieu pouvait travailler cette matière, comme un menuisier le bois, mais le démiurge ne produisait pas la matière comme le menuisier ne crée pas le bois.

Dans l'esprit des païens, l'homme ne dépendait donc pas entièrement de Dieu ou des dieux. Son esprit pouvait participer du divin, son corps ne l'était pas.

Avec la révélation de la Création de toutes choses par Dieu, cette conception païenne a volé en éclat. Le 1^{er} verset de l'Écriture est un coup de tonnerre dans l'univers païen : « Au commencement Dieu créa le Ciel et la terre. »

En même temps que la révélation d'un commencement du monde, c'est la révélation de la dépendance totale et absolue de toutes choses vis-à-vis de Dieu. *Omnia per Ipsum facta sunt et sine ipso nihil.* « Tout a été fait par lui et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. »



La Création d'Adam (cathédrale de Chartres)

Le fondement premier et absolu de l'humilité était posé : la dépendance totale de l'homme vis-à-vis de Dieu.

« De ce que la créature est dépendante à fond, en tant qu'être, note le P. Sertillanges, et ainsi sous tous les rapports où elle participe de l'être, on dira que la créature est néant par elle-même, quoique non pas en elle-même ; que Dieu crée en elle sa substance et ses attributs, ses façons d'être et leurs manifestations, son état statique et ses actions, tout enfin, sans exception aucune. Car il est vrai de tout, en elle, que pour se dispenser d'être créé, il devrait se dispenser d'être. »¹

« N'étant pas à lui-même son principe, ajoute le P. Tesnière, [l'homme] ne saurait être sa fin, ni se rien attribuer de ce qu'il semble posséder et des fruits qu'il ne produit que dans la dépendance de la cause suprême. Par lui-même, néant d'être, néant d'action, néant de droits, néant de possession, tel apparaît l'homme à sa raison quand elle le considère dans sa lumière naturelle dégagée des ombres de l'amour-propre et du préjugé. »²

Humilité source de joie

Née d'une humilité ontologique, la vertu morale d'humilité put enfin fleurir : cette vertu « qui tempère et refrène l'esprit, pour qu'il ne tende pas de façon immodérée aux choses élevées. »³

Liée au dogme de la Création, cette vertu, quoi qu'on en pense, n'a rien de triste ni de compassé ou de désespérant. Bien au contraire. Elle est source d'une grande joie.

C'est la joie du Magnificat : *respexit humilitatem ancillæ suæ.* « Mon âme magnifie le Seigneur, car il a

¹ R.P. Sertillanges, *L'idée de création et ses retentissements en philosophie*, Éditions Montaigne, 1945, p. 59

² Père Albert Tesnière, *Somme de la prédication eucharistique, Les vertus sacerdotales, Le prêtre sanctifié par sa Messe*, La Librairie Eucharistique, Montréal, 1935, p. 267

³ Ila Ilæ, 161, 1, c

regardé l'humilité de sa servante ». Pas l'ombre d'une tristesse dans ce verset. Tout est joie, car Marie se sait totalement dépendante de Dieu, entièrement entre les mains de son Père. Quel enfant serait triste de dépendre de ses parents ?

Du reste, cette humilité a existé au paradis terrestre ; Adam et Ève savaient parfaitement qu'ils tiraient tout leur être de Dieu, de la gratuité absolue de l'amour divin et cette pensée les remplissait de joie et de reconnaissance.

Cette reconnaissance explique le prix de cette vertu aux yeux de Dieu. Tant qu'elle est absente, l'homme ne peut donner à Dieu la place qui lui revient. Sans elle, l'homme est foncièrement injuste envers un Dieu dont il ne reconnaît pas la dépendance. Avec elle, l'homme est en mesure de rendre à Dieu le culte qui lui revient. L'humilité fonde la vertu de religion.

Mais surtout, sans la vertu d'humilité, l'homme ne peut saisir l'immensité de l'amour divin qui l'a tiré du néant. Or, l'Amour appelle l'amour et le Dieu Charité se plaît à recevoir l'amour de ceux qu'il a tant aimés.

De même, cette clairvoyance sur l'entière dépendance des créatures en favorise le détachement, comme le rappelle saint Jean de la Croix : « Pourquoi différez-vous de quitter la créature, qui n'est rien, pour vous unir par amour à votre Dieu, qui est tout ? »⁴

Cette dépendance absolue, cette joie de l'humilité, cet amour du Dieu créateur, ce détachement du néant de la créature, les païens les ont ignorés, comme ils n'ont pas connu le deuxième fondement de l'humilité, source de tristesse : le péché.

L'humilité morale

Il ne faut certes pas imaginer que la conscience de l'homme soit apparue avec le christianisme. Depuis

le péché originel, les hommes se sont connus pécheurs, mais il vrai que la notion de péché fut nettement obscurcie chez les Anciens.

« Il est à noter que la notion de pénitence et de péché, note Jacques Chevalier, qui tient une si grande place dans la prédication du Christ, est presque totalement absente, du moins sous sa forme morale, des religions et des philosophies antérieures au christianisme. Pour Socrate, la faute est une ignorance. Pour les Pythagoriciens, les Orphiques et Platon lui-même, elle est le résultat d'une punition où la responsabilité de l'homme n'a, semble-t-il, rien à voir. Seule la reli-

« *Le christianisme voit dans le péché une suite, non d'un principe du mal, mais du mauvais usage que les hommes font de la liberté qui leur a été donnée par Dieu.* »

gion de l'Avesta paraît s'être élevée à la notion du péché en tant que transgression aux lois posées par la volonté divine, ainsi qu'aux notions corrélatives de repentir et de pardon ; mais elles y sont entachées du formalisme et du dualisme qui pénètrent cette religion en son fond. Le christianisme, au contraire, voit dans le péché une suite, non d'un principe du mal, mais du mauvais usage que les hommes font de la liberté qui leur a été donnée par Dieu, et le repentir, le pardon des offenses par Dieu, la pénitence et l'expiation y sont tenus pour des notions purement morales. »⁵

Cette humilité liée au péché peut se comprendre d'une double manière. Le péché peut se voir comme un abaissement de l'homme. L'homme pécheur est à ce titre un homme déchu, un homme amoindri, un dieu tombé des cieux.

Mais le péché peut également se voir comme un immense gâchis,

et même davantage comme une œuvre d'anéantissement. Le péché est un acte manqué, un acte atrophié, détourné, privé de sa fin. L'acte du pécheur qui use de sa langue pour maudire son prochain détourne cet acte de sa fin, il le mutile de sa fin naturelle.

Un pécheur, c'est un homme qui s'atrophie dans l'agir. C'est surtout un homme qui prive Dieu d'une gloire à laquelle il avait droit.

En somme, quand Dieu donne l'être à l'homme, l'homme pécheur détruit, corrompt, anéantit par son péché l'œuvre de Dieu. Le péché ajoute ainsi à l'homme un surcroît

de « néant ». N'étant rien par lui-même, l'homme possède le triste privilège d'apporter le néant du mal dans ses actions, de corrompre l'œuvre de Dieu, et de descendre plus bas que les bêtes qui, elles, au moins, n'offensent pas leur créateur.

Tombé dans cet abîme d'abaissement, l'homme pourrait sombrer dans le désespoir, et s'imaginer que sa condition de pécheur creuse un infranchissable rempart face à la grandeur de Dieu. Ce serait là se tromper lourdement, car le Dieu d'amour a justement pour qualité de se pencher sur la petitesse des hommes, fût-elle infinie.

L'humilité, née de la dépendance foncière de l'homme vis-à-vis de son créateur, aggravée par sa condition de pécheur, est en réalité une occasion sublime pour Dieu de redoubler d'amour et de miséricorde pour ses créatures.

En définitive, la misère de l'homme est un nouvel appel à l'amour infini de Dieu. ●

(à suivre)

⁴ Dans ses *Avis*, 21

⁵ Jacques Chevalier, *Histoire de la pensée*, t. I, *La Pensée antique*, Flammarion, 1955, p. 745

Physionomie du mondain

Par l'abbé François-Marie Chautard

*Le mondain n'est pas un vulgaire.
Loin s'en faut. Les deux s'opposent
d'une double façon. Celui-ci n'a aucun
goût et celui-là se pique d'en avoir.
Celui-ci est tranché dans ses discours et
celui-là oscille dans ses propos.*

Comme l'indique le nom, le mondain est un homme du monde. Il le connaît et en est connu, le goûte et en est goûté, le charme et en est charmé. Sa mise est celle d'un homme de bonne éducation, du moins dans certaines limites. Sa parole est agréable, chaude, enjouée. C'est un homme de contact. Un homme de salon. À l'aise au fond d'un fauteuil, il sait disserter avec à propos de sujets divers qui manifestent sa profonde culture.

C'est un homme chez qui l'âpreté est rare, voire inexistante, à moins qu'il ne soit de bon ton de railler et de se scandaliser. Mais finement. Critique, ses paroles ne seront pas franches, nettes mais pernicieuses, insinuant. Il sait donner l'air de présenter son opinion quand son propos perfide blesse profondément.

Il est l'homme qui tente d'allier le monde au Christ, de réaliser cette union adultère entre la vérité et l'erreur, le bien et le mal. Donnez-lui une parole forte et tranchée, il s'offusquera, la trouvant trop dure, sans nuances, déséquilibrée, exagérée. Prodiguez-lui une opinion mesurée, sachant voir le bien où il se trouve, sachant relever le mal de l'adversaire, il se délectera et la trouvera équilibrée.

Il est l'homme de la bordure, de l'entre deux, sachant suggérer sans dire, laissant entendre sans prononcer, quitter un bord pour l'autre, sans en avoir l'air.

Sur le plan doctrinal, il ne prend pas de position précise et déterminée qui l'accuserait à prendre parti et surtout à condamner. Un mot qu'il abhorre. Dans la crise de l'Église, il est pour le latin, la bonne messe, le chant grégorien et s'enthousiasme à la vue de bons textes des hauts prélats. Mais n'allons pas attendre de lui qu'il condamne vigoureusement la nouvelle messe ou la révolution conciliaire. Il s'informe mais ne se forme pas. Il est pour mais jamais contre, à moins qu'il ne s'agisse de rester dans les anathèmes consen-

“ Il s'informe mais ne se forme pas. Il est pour mais jamais contre, à moins qu'il ne s'agisse de rester dans les anathèmes consensuels. ”

suels. Les remèdes qu'il affectionne sont humains : discours, relations, colloques, rencontres, communication. Mais non la doctrine, le soutien des vraies écoles, les retraites spirituelles, la fuite du monde et de ses oripeaux.

Moralement, c'est un honnête homme. Sans quoi, il cesserait d'être mondain et deviendrait vulgaire ou libertin, ce qui serait un excès. Honnête homme mais sans oser dépasser la ligne de l'honnête et aimant plutôt frôler les limites du déshonnête. Jamais de paroles basement vulgaires ne sortent de sa bouche. Parfois, un propos ambigu, insinuant l'impensable. Si d'aventure, vous affirmez votre étonnement d'entendre de tels propos, il vous accusera d'avoir l'esprit mal tourné.

Ces messieurs sont toujours vêtus dignement mais ils ne dédaignent pas les dames à la mise, non pas

licencieuse mais légèrement frivole, non indécente mais surtout pas trop stricte. Car l'obéissance exacte aux préceptes de l'Église serait perçue comme un manque de raffinement. Ils ne condamnent pas le principe, ils en font même l'apologie, mais ils l'aiment tant qu'ils l'abandonnent aux autres. Ainsi voyons-nous ces jeunes filles, grimées à 20 ans comme s'il fallait « des ans réparer l'irréparable outrage », et habillées en jupe, suffisamment courtes pour laisser entrevoir, suffisamment longues pour empêcher de voir.

Les jeunes gens ne sont pas en reste, occupés de leur coiffure comme si leur valeur en dépendait. La musique des mondains est souvent de bon goût. Car ils sont même connaisseurs, mélomanes, esthètes. Mais ils ne dédaignent pas d'écouter d'autres musiques d'un monde qui n'a jamais cessé de les attirer et pour lequel ils ont tant d'indulgence.

Horaire des messes

Dimanche

- 8h00 : Messe lue
- 9h00 : Messe chantée grégorienne
- 10h30 : Grand-messe paroissiale
- 12h15 : Messe lue avec orgue
- 16h30 : Chapelet
- 17h00 : Vêpres et Salut du Très Saint Sacrement
- 18h30 : Messe lue avec orgue

En semaine

Messe basse à 7h45, 12h15 et 18h30. La messe de 18h30 est chantée aux fêtes de 1^{ère} et 2^e classe.

Palmarès du catéchisme (1^{er} trimestre)

Abbé Puga

1 ^{er} groupe	1 ^{ère}	Roland de CHASSEY	
	2 ^e	Héloïse de BONNEFON	
	3 ^e	Lancelot PARETI	

Frère Benoît-Joseph

2 ^e groupe (1)	1 ^{er}	Pauline BIZIEN	19,9
	2 ^e	Marie SIMONNOT	18,7
	3 ^e	Aloÿs de RENTY	15
2 ^e groupe (2)	1 ^{ère}	Clarisse BIZIEN	19,85
	2 ^e	Gabriel MUSSARD	19
	3 ^e	Roland de BONNEFON	18

Abbé Boubée

3 ^e groupe (1)	1 ^{ère}	Julie DUBREUIL	13,19
	2 ^e	Cécile LEMERCIER	15,74
	3 ^e	Récarède FERNANDEZ	13,2
3 ^e groupe (2)	1 ^{ère}	Léa SASE	16,83
	2 ^e	Cécile LEMERCIER	15,74
	3 ^e	Récarède FERNANDEZ	13,2
3 ^e groupe (3)	1 ^{er}	Ophélie VARLET	17,35
	2 ^e	Marie-Blanche ARTAUD	16,47
	3 ^e	Benoît TAILHADES	16,4

Abbé Billecocq

4 ^e groupe	1 ^{ère}	Pierre MUSSARD	18,3
	2 ^e	Evariste BAUMANN	16,3
	3 ^e	Antoine GARROS	16,15

Le drame est que certains catholiques, fermes par ailleurs, pieux au demeurant, se laissent parfois séduire par l'appât de la mondanité. Ils tiennent bon toute l'année et puis, un jour, ils cèdent à la pression sociale. Ce n'est pas d'eux que nous parlons, toutefois, car il s'agit chez ces derniers d'une rare faiblesse plutôt que d'un état d'esprit. Cependant, la pente est facile, pour tous...

Avant de découvrir le charme des salons mondains, l'homme du monde goûte aux soirées mondaines où paraître et superficialité se disputent élégamment la première place et où l'alcool, le flirt et les danses font entente commune. « Honni soit qui mal y pense » est le cri de ralliement. À les entendre, rien de mal ne se passerait dans ses réunions. Ni flirt, ni mauvaises pensées, ni mauvais regards, ni même critiques ou paroles oiseuses, encore moins de ridicule vanité. À entendre leur défense chaleureuse de ces soirées, celles-ci seraient presque de véritables lieux d'élévation d'âme, des détentes constructives,

d'innocents passe-temps. Sans doute qu'un Dominique Savio y trouverait sa place...

Le mondain ne fait pas le mal ouvertement, franchement mais par paliers, hypocritement, en s'amusant. Parlez-lui du danger des soirées dansantes, il vous dira qu'il vaut mieux les faire chez soi que laisser ses enfants partir ailleurs ; évoquez à ces oreilles le péril des mauvaises fréquentations, il vous répondra qu'on ne peut pas tout interdire, et que ces braves jeunes ne sont pas aussi mauvais que vous le pensez ; objectez-lui l'avenir spirituel de ces jeunes, il vous rétorquera que ces derniers ont de bonnes idées et qu'ils savent s'arrêter à temps. Du reste, ces soirées se déroulent entre gens de bonne famille.

Cet homme ne se fâchera pas contre vous. C'est impoli. Il vous raillera avec talent. C'est une forme pointue du raffinement. Il vous trouvera fermé, obtus, sot mais s'interdira de vous trouver méchant. Il veut faire preuve de jugement, non de sévérité.

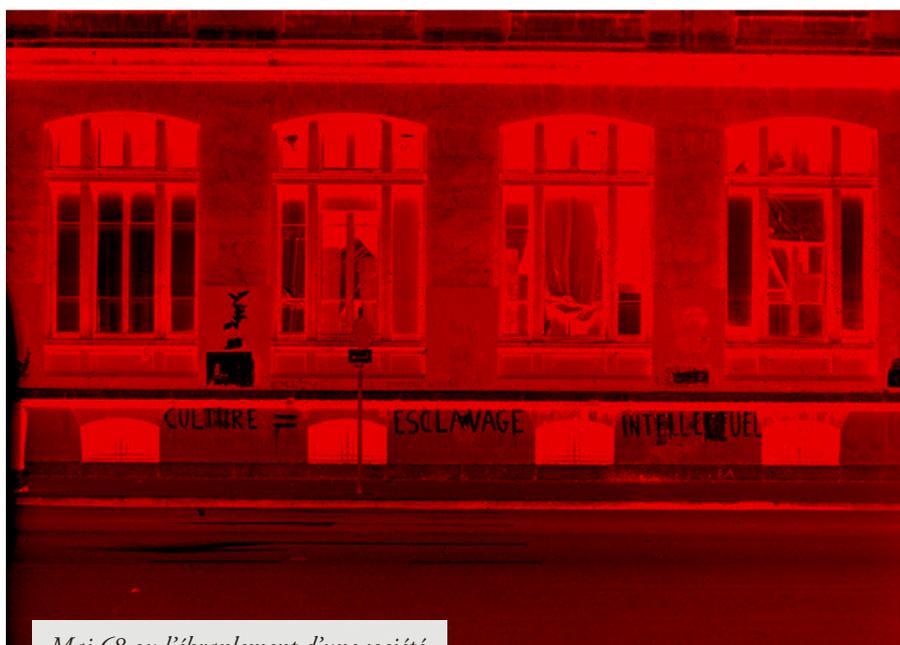
Malheur au mondain qui se réveillera trop tard. Il découvrira l'étendue de son aveuglement, l'abîme de sa médiocrité et les amères conséquences de ses actes, en lui-même, en ses proches, en ses enfants.

À l'évêque de Laodicée satisfait de ses œuvres, le Seigneur fit transmettre ces paroles : « Je connais tes œuvres : tu n'es ni froid ni chaud. Plût à Dieu que tu fusses froid ou chaud ! Aussi, parce que tu es tiède et que tu n'es ni froid ni chaud je vais te vomir de ma bouche. Tu dis : Je suis riche, j'ai acquis de grands biens, je n'ai besoin de rien ; et tu ne sais pas que tu es un malheureux, un misérable, pauvre, aveugle et nu, je te conseille de m'acheter de l'or éprouvé par le feu, afin que tu deviennes riche ; des vêtements blancs pour te vêtir et ne pas laisser paraître la honte de ta nudité ; et un collyre pour oindre tes yeux, afin que tu voies. Moi, je reprends et je châtie tous ceux que j'aime ; aie donc du zèle et repens-toi. » Apoc 3/15-19 ●

Un cinquantenaire à refuser de fêter : celui de Mai 68 !

Par Michel Fromentoux

Emmanuel Macron, après avoir feint quelques hésitations, a finalement décidé que la France commémorerait en cette année 2018, le cinquantenaire de Mai 1968. Pourquoi fêter l'anniversaire de ce long et méchant monôme étudiant ? Les familles se sont pas habituées à marquer le souvenir des scènes de ménage, des éruptions de boutons ou des crises de delirium tremens ! Et cela n'est pas bon, non plus, pour les États... On devine, dès l'entrée en cette année 2018, que les organisateurs de ces évocations, dont Emmanuel Macron lui-même, pensent ainsi exalter, voire ragaillardir l'esprit de Mai 68.



Mai 68 ou l'ébranlement d'une société

Le grand chambardement

La France gaullienne était matériellement prospère. Les barons du gaullisme et les bourgeois d'affaires étaient satisfaits : ils n'étaient nullement inquiets de voir leurs enfants frayer dans les facultés avec les groupuscules gauchistes qui, après avoir tant aidé Charles De Gaulle (1890-1970) dans sa honteuse politique d'abandon de l'Algérie française, opéraient en toute impunité... En somme, pas de « problèmes » dans ce pays qui avait, six ans plutôt, maté, emprisonné, fusillé ses plus valeureux soldats, parce qu'ils dérangent en parlant d'honneur... L'«ordre» régnait, on pouvait vivre de pain, de jeux et de confort.

Lorsque, d'un coup, au début de mai, tout s'embrasa, ce fut la surprise ! Nul, dans les hautes sphères de l'État, n'avait deviné le levain révolutionnaire que pouvait représenter une masse étudiante privée d'idéal aussi bien religieux que patriotique et abandonnée à des « maîtres à penser » nihilistes. Baignant dans un libéralisme qui mettait toutes les idées sur le même plan, n'ayant donc même plus de raisons de se battre pour ou contre quelque chose, la jeunesse n'avait plus qu'à s'en prendre à la société en tant que telle, qu'elle maudissait en tant que société de consommation, comme quoi l'homme ne vit pas seulement de pain...

Pendant un mois, la France vécut alors dans une atmosphère surréaliste : plus de téléphone, plus de courrier, plus d'essence, on ne travaillait plus (sauf, évidemment, les journalistes et les prêtres !), on faisait parler les murs, on se réunissait à tout bout de champ, on remettait toutes les autorités en cause. Il fallait « changer la vie » et « jouir sans entrave », car il était « interdit d'interdire » ! S'il est des gens que le printemps rend fous, les évêques que les conciliabules de Vatican II, terminés trois ans plus tôt, avaient probablement habitués à d'interminables parlotes, se montrèrent particulièrement atteints. Mgr Michel-Louis Vial (1906-1995), évêque de Nantes, voyait dans ce chambardement tantôt « l'irruption de l'Esprit-Saint », tantôt « le cri des pauvres », pendant que le cardinal François Marty (1904-1994), tout nouvellement promu archevêque de Paris, parlait de la « violence » des situations et tonnait que « Dieu n'est pas conservateur », ce qui n'est ni vrai ni faux, mais tombait à côté de la plaque.

Cohn-Bendit ou l'« ordre » bourgeois

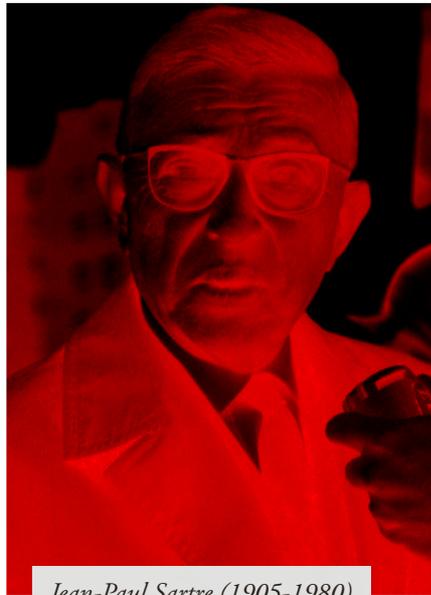
Dans ce fourre-tout idéologique, une masse de slogans et de graffiti débiles allait fleurir pendant un mois. L'on pouvait, ici ou là, déceler quelques saines aspirations : on s'insurgeait contre un « pays légal » déconnecté des réalités, on réclamait une vraie décentralisation qui fit participer les forces vives des régions à la vie de la nation, on

dénonçait une société sans autres «valeurs» que celles de l'économie et de la consommation. Et même parmi ceux qui contestaient le plus fort la société, combien constataient que leurs aînés avaient laissé périlcliter les notions de vrai, de beau, de bien, n'en parlant qu'avec un certain formalisme hypocrite et les transmettant fort mal ! Il y avait une soif d'authenticité et une exaspération dans ce pays qui, depuis des années, croyait que seul le pouvoir d'achat rendait heureux.

Mais qui osait ou savait poser les vraies questions ? Sûrement pas les casseurs qui ne cassaient que pour casser, comme des enfants gâtés, incapables d'assumer l'héritage d'une grande nation ! Et, pas plus, les politiciens en place, de droite ou de gauche, qui ne songeaient qu'à sauver les meubles ou à s'esbigner pour ne pas voir les cocktails Molotov danser sur leurs têtes. Car l'essentiel n'était pas de choisir entre le délire de Cohn-Bendit et l'ordre bourgeois, gaulliste et démocratique ; ce faux ordre, ce « désordre établi » que menaçait la « chienlit », n'avait que ce qu'il méritait, le désordre dans la rue n'était que la conséquence du désordre dans les esprits qui se nourrissaient trop de Jean-Paul Sartre (1905-1980) ou de Mao Tsé-Tung (1893-1976). Mais ceux qui marchaient avec ces extrémistes de gauche appliquaient une politique de Gribouille : les casseurs ne servaient qu'à faire peur au profit du Parti communiste, lequel apparaissait comme le seul parti de gauche véritablement structuré, donc capable de prendre le pouvoir à Paris et de rétablir un semblant d'ordre. Donc lutter pour le rétablissement de l'ordre à tout prix, c'était travailler, ou pour le Parti communiste, ou pour le maintien du gaullisme, cette caricature de l'ordre.

Ayant mendié et reçu des assurances de cette Armée qu'il avait tant traîné dans la boue six ans plus tôt, le président général réapparut et siffla le 30 mai la fin de la récré.

En une semaine, tout rentra dans l'ordre. Dans l'ordre, tel que le concevaient les bien-pensants...



Jean-Paul Sartre (1905-1980)

Les fruits empoisonnés de folles journées

Ce fut tout : on ne voit vraiment pas ce qu'il y a à commémorer ! Seul résultat : le pays légal en sortait renforcé et put reprendre les jeux stériles de sa cuisine électorale : le parti socialiste récupérait tous les utopistes déçus par le parti communiste, devenu un parti « d'ordre » ! À droite, avec le nouveau ministre de l'Intérieur, Raymond Marcellin (1914-2004), lequel passait pour être «à poigne», on respirait mieux dans ses pan-

touffles, mais on ne songeait qu'à s'ouvrir à la mentalité nouvelle comme en témoigna la loi sur les Universités présentée en novembre par Edgard Faure (1908-1988), nouveau ministre de l'Éducation dite nationale.

Il est bien connu que les révolutions commencent réellement lorsqu'elles cessent d'être sanglantes. Celle de 1789 se consolida pendant tout le XIX^e siècle, celle de Mai 68 réussit à imposer son idéologie dans les années qui suivirent. Tandis que le clergé catholique applaudissait les communistes lors des instances de la Jeunesse ouvrière chrétienne, des gouvernements de pleutres, accentuant encore la tendance gaulliste, abandonnèrent tout de suite à la gauche le pouvoir culturel, et les slogans les plus débiles de Mai 68 devinrent respectables en entrant dans la législation...

Les «jeunes » qui avaient crié au rythme de graffiti, des lancements de pavés et de chahuts sorbonnards leur soif de libération, ont ensuite montré sous les lambris des palais giscardiens, mitterrandiens, chiraquiens, sarkozyens, et hollandais, ce qu'ils savaient faire de la France. Eux et leurs semblables ont habitué le pays tout entier à se plier à leur image. Et cela donne en guise de libération un « politiquement correct » plus puritain que le pire

BULLETIN D'ABONNEMENT

Simple : 25 euros De soutien : 35 euros

M., Mme, Mlle

Adresse

Code postal..... Ville.....

Chèque à l'ordre : LE CHARDONNET - À expédier à M. Éric Brunet, LE CHARDONNET, 23 rue des Bernardins, 75005 Paris

Veuillez préciser, en retournant votre bulletin, s'il s'agit d'un nouvel abonnement ou d'un renouvellement. Dans ce dernier cas, indiquez votre numéro d'abonné. (Ne nous tenez pas rigueur de recevoir éventuellement une relance superflue...).

des pharisaïsmes, au nom duquel il faudrait tolérer toutes les excentricités, toutes les démissions, tous les « arts » de vivre ou de refuser de vivre, tous les déshabillages au propre et au figuré, dont le pire est celui qui consiste à nous dépouiller de notre qualité de Français !

Car la voix de Daniel Cohn-Bendit, principal « héros » de ces folles journées et insulteur du drapeau français, n'a jamais cessé de résonner à leurs oreilles. Le même Cohn-Bendit aimait « la jungle des grandes villes ». La jungle, c'est un modernisme échevelé, le recul de la civilisation, les « incivilités », le refus de la courtoisie, une morale à l'envers. « Il est interdit d'interdire » : il y a cinquante ans que cette « morale » - le comble de l'imbécillité ! -, est présente à chaque échelon de la société, interdisant de respecter les traditions et tout ce qui n'entre pas dans la philosophie libertaire, avorteuse, se moquant de la religion, du mariage, des familles nombreuses, de tout ce qui

fut l'image d'un peuple qui, parce qu'il voulait vivre, honorait le travail, la famille, la patrie.

Ne nous y trompons pas : l'actuel président de la république sait que le délire de Mai 68 est le prolongement parfaitement logique de l'idéologie des Droits de l'Homme qui, depuis plus de deux cents ans, divinise les caprices de l'individu et empêche celui-ci de s'ordonner à un bien commun temporel et spirituel. En fin de compte, Mai 68 ne fut qu'un épisode de la Révolution qui sévit depuis 1789, donc un pas de plus vers le renversement de l'ordre naturel.

La vraie jeunesse : celle de Dieu !

Les soixante-huitards, tous contemporains de Johnny Halliday et du yéyé, ne sont plus les modernes : ils sont vieux, et Emmanuel Macron, à trente-neuf ans, est aussi vieux qu'eux, puisqu'il veut les réveiller et les actualiser. Proposons aux jeunes d'aujourd'hui des modèles plus

dignes d'eux, tel François-Athanase de Charette (1763-1796) qui exaltait la jeunesse de Dieu dans un célèbre discours de 1795 devant ses soldats de l'Armée Catholique et Royale du Bas-Poitou et du pays de Retz : « Il est vieux comme le diable leur monde qu'ils disent nouveau et qu'ils veulent fonder dans l'absence de Dieu... Vieux comme le diable... On nous dit que nous sommes les suppôts des vieilles superstitions ; faut rire ! Mais en face de ces démons qui renaissent de siècle en siècle, sommes une jeunesse, Messieurs ! Sommes la jeunesse de Dieu ! La jeunesse de la fidélité ! Et cette jeunesse veut préserver pour elle et pour ses fils, la créance humaine, la liberté de l'homme intérieur... »

Non à la commémoration de Mai 68 ! Souvenons-nous que le mois de mai n'est pas seulement celui où l'on fait ce qu'il nous plaît. C'est aussi le mois de Marie, de la première apparition de Fatima, de la fête de sainte Jeanne d'Arc... ! ●

Le temps de Noël

La fête de Noël est l'un des deux axes de toute l'année liturgique avec celle de Pâques. C'est le mystère de l'incarnation que nous y contemplons. Il est donc bien normal que l'Église ait établi un temps de Noël.

Ce temps dure quarante jours. Un chiffre qui en indique la solennité. Il commence le jour de la Nativité du Sauveur et s'achève le 2 février pour la Présentation au Temple. C'est exactement la durée voulue par la loi mosaïque entre la naissance d'un enfant et la prescription de la purification de sa mère.

Ce temps est consacré à la joie. Joie tournée sur l'enfance de Jésus. Pas à pas, le chrétien suit le divin enfant dans tous ses mystères : circoncision, épiphanie, présentation au temple. Une

joie donc de contemplation. Joie de l'intimité d'une mère avec son nouveau-né. Joie d'un Dieu qui se laisse posséder par les hommes.

Il fut même un temps dans l'Église, où pour manifester cette joie parfaite, l'abstinence avait été totalement levée entre Noël et l'Épiphanie.

Cependant, l'Enfant est inséparable de sa mère. Aussi, ce temps de Noël est comme naturellement un temps marial. Au jour de la Nativité, Marie ne peut qu'être présente. À la Circoncision, c'est elle qui porte l'enfant. À l'Épiphanie, les rois trouvèrent l'enfant avec sa mère, nous dit le texte sacré. Enfin, la Présentation de Jésus au Temple est inséparable de la purification de sa mère.

Et l'Église se complaît tout particulièrement à honorer la pureté de Notre-Dame. Tous les jours, le prêtre termine son office divin en louant la virginité féconde de la Sainte Vierge, privilège unique dans toute l'histoire de l'humanité. Tous les jours, le religieux chante dans un verset la pureté inviolée de Marie. Pureté du corps certes, mais aussi pureté de l'âme immaculée de notre Mère.

On comprend que ce temps de Noël soit associé à la neige qui vient recouvrir de son blanc manteau nos contrées. Mais c'est aussi la grâce qu'il faut demander à notre âme : que la Vierge très pure nous communique cette si belle vertu.

Abbé Gabriel Billecocq

Histoire de Saint-Nicolas (12)

La musique et le chant sacrés à Saint-Nicolas du Chardonnet

Par Vincent Ossadzow

Le grand-orgue

Le grand-orgue de Saint-Nicolas du Chardonnet compte, avec ceux de Notre-Dame et de Saint-Gervais, parmi les orgues du XVIII^e siècle les plus anciens de Paris. Il provient des Saints-Innocents, église du quartier des Halles supprimée en 1787. À la demande de l'abbé Joseph Gros, curé, celle-ci le cède à la fabrique de Saint-Nicolas à la veille de la Révolution pour la somme de 9 500 livres. En même temps, l'orgue que possède alors Saint-Nicolas (commandé en 1638) est acquis par l'église Saint-Étienne-des-Grès, rue Cujas. L'orgue des Innocents est exécuté entre 1723 et 1725 par le facteur François Thierry et le maître menuisier H. Oger ; les clairevoies, sculptées avec délicatesse, servent par la suite de modèle pour le grand-orgue de Notre-Dame. En 1725, l'orgue est inauguré aux Innocents par François Couperin, titulaire de l'église Saint-Gervais-Saint-Protais. Transféré à Saint-Nicolas, il est inauguré une seconde fois le 13 décembre 1790 par Nicolas Sejan, organiste de Saint-Sulpice, Claude Balbastre, organiste de Notre-Dame, Jacques Bauvarlet-Charpentier, ancien organiste de Saint-Victor, et Desprez, ancien organiste des Innocents. Cette inauguration est une des dernières grandes cérémonies paroissiales de l'Ancien Régime à Saint-Nicolas, avant que la Terreur expulse de l'église son clergé réfractaire à la prestation de serment.

Épargné par le saccage des révolutionnaires, l'instrument est réparé une première fois en 1820, puis transformé en 1897. Œuvre du facteur Merklin, cette transformation est considérée comme une hérésie dans le milieu musical, le

buffet du positif étant déplacé au-dessus du buffet principal. Pour financer les travaux de 1897, plusieurs manifestations sont organisées. Ainsi, le 30 mai 1895, une messe solennelle composée par Arthur de la Voûte est chantée par plus de 60 choristes, dont certains de l'Opéra et de l'Opéra-comique, sous la direction de William Gousseau, maître de chapelle de la paroisse.

Une première restauration du grand-orgue est réalisée en 1927 par le facteur Koenig. Comme lors de la précédente, les fonds nécessaires tardent à parvenir. Afin de financer les travaux, c'est la fille du maître de chapelle, Lélia Gousseau, premier prix de piano et premier prix d'histoire de la musique au Conservatoire, qui offre un récital le 7 mai 1926 au profit de cette restauration. Louis Vierne, titulaire de Notre-Dame, présidant la commission d'experts à la réception des travaux, reconnaît un « orgue artistiquement fait ». Lors du récital d'inauguration, le 8 décembre 1927, avec des œuvres de Bach, Franck et Widor, Louis Vierne donne en première audition publique son célèbre Carillon de Westminster.

D'autres modifications interviennent peu après, dues à l'édification de la façade méridionale de l'église. En 1935, les Beaux-Arts et la Ville de Paris entreprennent en



Le grand orgue vers 1900

effet la construction de la grande entrée rue Saint-Victor, prévue depuis près de trois siècles. Pour les travaux, il est alors nécessaire de démonter le grand-orgue, adossé au mur provisoire, notamment pour ouvrir la verrière présentant le vitrail de Marie, Reine du Clergé. Le facteur Gonzales, chargé de ce chantier, en profite pour replacer le positif en avant de la nouvelle tribune, revenant aux fondamentaux de l'orgue français d'Ancien Régime. C'est à Maurice Duruflé qu'échoit le concert de réception de l'orgue restauré, le 1^{er} mars 1937.

À l'initiative du curé Regnault, une reconstruction des jeux est entreprise en 1961 par les établissements Roehinger sous la direction du facteur Robert Boisseau. L'inauguration de ces travaux a lieu

le 7 mai 1961, sous la présidence du cardinal Feltin, archevêque de Paris, avec un récital d'Édouard Souberbielle, organiste de Saint-Joseph-des-Carmes, et de Monique Rabeau, titulaire du grand-orgue de Saint-Nicolas. La dernière restauration en date intervient en 2007-2009, par le facteur Michel Gaillard de l'entreprise Aubertin.

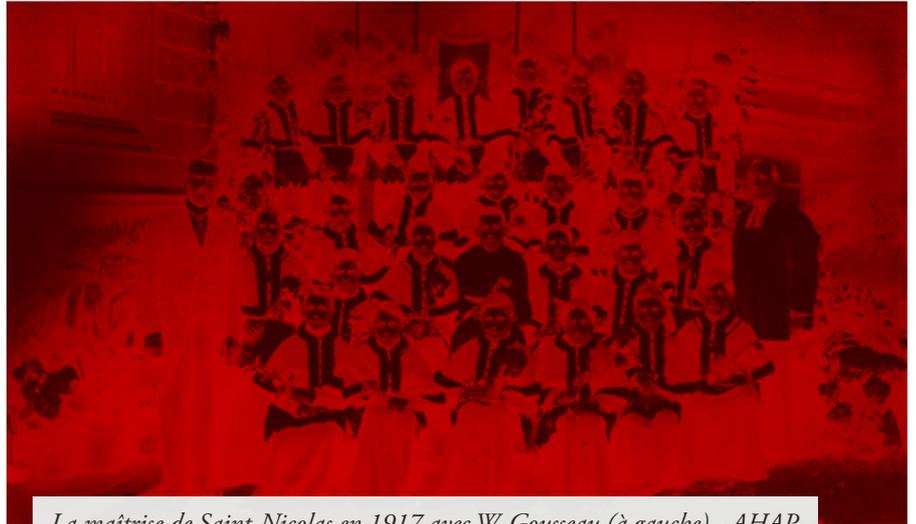
L'orgue de chœur

Un orgue de chœur existe déjà dans l'église au XIX^e siècle. En 1846, à la demande du curé Heuqueville, la fabrique s'emploie à pourvoir à son remplacement, l'instrument s'avérant insuffisant. Le nouvel orgue, construit sous la surveillance de l'abbé Larroque¹ par Mousseau et c^{ie}, est inauguré en janvier 1847. Son buffet est dessiné par un fabricant, M. Gentilhomme, architecte, qui est missionné de le composer en harmonie avec celui du grand-orgue. Par la suite, l'orgue de chœur subit plusieurs remaniements en 1880, 1896 puis 1918. Vers 1900, par commodité pour l'organiste, la console est transférée des stalles hautes aux stalles basses : le maître de chapelle dirige ainsi plus facilement les chœurs lors des offices.

La maîtrise paroissiale

Avant la Révolution, ce sont les prêtres et séminaristes de la communauté qui chantent dans l'église la messe et l'office divin, le séminaire de Saint-Nicolas n'ayant pas de chapelle propre. Saint-Nicolas du Chardonnet est ainsi l'église où les offices sont le mieux chantés à Paris. Les clercs gagnent alors les stalles du chœur, depuis le grand escalier du séminaire, par une porte aménagée dans la chapelle Saint-Victor. L'étude et la pratique du plain-chant sont, d'ailleurs, une des principales finalités du séminaire créé par l'abbé Bourdoise au XVII^e siècle.

À l'instar de la plupart des églises de Paris, Saint-Nicolas possède une maîtrise dès les débuts du XIX^e siècle, les chorales paroissiales n'existant alors pas. La maîtrise est



La maîtrise de Saint-Nicolas en 1917 avec W. Gousseau (à gauche) - AHAP

un groupe de dix à vingt garçons, chargés de chanter les textes sacrés lors des messes et vêpres, sous la direction d'un membre du clergé paroissial ou, plus tard, d'un laïc. En complément de l'étude du chant grégorien, le maître de chapelle leur donne gratuitement une instruction élémentaire, l'enseignement scolaire n'étant pas obligatoire avant les lois Ferry de 1881 et 1882. Les maîtrises paroissiales sont développées par Mgr Affre dans la capitale en 1843, dans le but d'une part de fournir des enfants au petit séminaire, en leur faisant préparer le concours d'accès aux bourses (à l'entrée en classe de troisième), d'autre part d'accueillir ceux dont la famille ne peut assurer la pension. À cette époque ces garçons, en plus de chantres, font également le service de l'autel.

En avril 1848, c'est la maîtrise de Saint-Nicolas, sous la direction de l'abbé Louis Heuqueville, qui sauve le petit séminaire voisin en s'installant dans ses murs, désertés par les élèves à la suite des troubles de la révolution de février. Pendant trois semaines, au milieu des pierres et des balles, médecins, sœurs de Charité et élèves servant comme infirmiers conservent l'intégrité des lieux avec l'abbé Heuqueville. En restant dans les murs de la rue de Pontoise après la révolution de 1848, c'est désormais la maîtrise

de Saint-Nicolas qui forme le petit séminaire, mais sans en garder les formes strictes. Tout en restant curé de la paroisse, l'abbé Heuqueville est officiellement nommé supérieur du petit séminaire par Mgr Sibour, archevêque de Paris, et le reste quinze ans, jusqu'en juin 1863. Le 25 décembre 1886, c'est le Magnificat chanté aux vêpres à Notre-Dame de Paris par les élèves du petit séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet, renforçant pour l'occasion la maîtrise de la cathédrale, qui concourt à la conversion foudroyante de Paul Claudel le jour de Noël.²

La maîtrise de Saint-Nicolas subsiste jusqu'au début des années 1950, avant de disparaître avec les évolutions liturgiques précédant le concile de Vatican II, qui excluent peu à peu tout ce qui relève de l'art sacré au profit d'un renouveau populaire. Dans le même temps, la paroisse fait appel à des chorales extérieures, notamment pour les grandes cérémonies. Une première chorale paroissiale naît, laborieusement, dans les années 1960-1970.

¹ Inventeur et facteur d'orgue, l'abbé Larroque dirige alors une maison basée à Paris qui équipe en orgue églises et séminaires.

² Paul Claudel, *Contacts et circonstances*, Gallimard, 1940

Au service de l'Église et de la musique sacrée : William Gousseau

Le 23 décembre 1918, la paroisse fête le jubilé de son maître de chapelle, William Gousseau, en service depuis le 1^{er} octobre 1893. Professeur de musique au petit séminaire, organiste au lycée Saint-Louis et compositeur, ce laïc dévoué dirige la maîtrise paroissiale depuis cette date et pendant la première partie du XX^e siècle. Accompagnant les offices à l'orgue du chœur, il fait simultanément chanter une douzaine d'enfants, choisis par ses soins tous les ans. Sous sa direction, Saint-Nicolas prend aussi l'habitude d'entendre exécuter de belles créations artistiques accompagnant les offices liturgiques. Ainsi, chaque

Vendredi Saint, à l'office de l'après-midi, la maîtrise paroissiale interprète *La ruine de Jérusalem* puis *Les sept paroles du Christ en croix*, deux oratorios d'Arthur de La Voûte, ami de la paroisse et de son maître de chapelle. William Gousseau met toute son âme au service de la liturgie chantée, avec science et piété. Sous sa direction, la maîtrise paroissiale de Saint-Nicolas se distingue au premier rang des *scholae* de Paris, en chantant avec exactitude et beauté le plain-chant, tous les dimanches de l'année, à la messe comme aux vêpres. Le secret de cette perfection tient à l'engagement entier du maître de chapelle, qui instruit sa maîtrise une demi-heure chaque jour après la classe, en expliquant la musique

des partitions autant que la mystique des textes sacrés.

Pour son jubilé de 1918, William Gousseau ne désire rien pour lui, se contentant de la satisfaction de rehausser le culte catholique. En revanche, il suggère au curé Lenert de profiter de cet anniversaire pour relever l'orgue de chœur, dont le dernier entretien remonte à 1896. En 1921, il est promu officier dans l'ordre des Palmes académiques. En décembre 1923, le pape Pie XI lui décerne la Croix de l'ordre *Pro Ecclesia et Pontifice*, en reconnaissance de ses mérites. De longévité et fidélité rares, ce maître de chapelle reste en fonction à Saint-Nicolas jusqu'à son décès en 1938, après 45 années de service données au culte divin. ●

Au cœur de la conversion chestertonienne

Chesterton est redoutable dans ses joutes verbales. Un argument faux, un sophisme, un cliché destiné à salir l'image de l'Église catholique, n'ont pas de chance de survivre, lorsque l'œil perspicace de l'auteur se pose sur eux. La lecture d'un article, d'une critique, d'un essai, tel est généralement le point de départ des trente-cinq textes constituant une apologétique originale, que des étudiants de l'Institut Saint-Pie X ont traduit de l'anglais, sous la vigilante érudition de Wojciech Golonka, spécialiste de Chesterton.

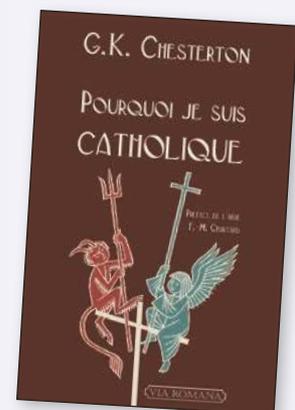
Le protestantisme, dans ses diverses formes, accumule les contradictions, les élucubrations illogiques, la faiblesse des arguments. Il est la cible privilégiée de cet ancien anglican, converti au catholicisme après une période d'agnosticisme. Chesterton a le sens du paradoxe qui permet d'attirer l'attention du lecteur sur la vérité d'une évidence devenue confuse par le fait du

triomphe de la pensée grégoire. Il traque le fait vrai, cette part du réel qui est préférable à toute divagation idéaliste et l'oppose aux inepties proférées avec suffisance par les ennemis de l'Église catholique. Chesterton part d'un comportement moral, d'une affirmation péremptoire, d'un fait de société, d'une idéologie. Il s'élève ensuite jusqu'à un principe puissant qu'il révèle à la lumière du bon sens et de la foi. Et cette lumière réduit à néant la construction verbale de l'adversaire. Avec l'humour anglais et l'ironie caustique qui le caractérisent, Chesterton ne se départ pas d'une empathie pour sa « victime » et même de charité. L'apologète garde toujours le respect et la douceur pour les personnes, quand l'erreur ne se voit reconnaître aucun droit.

On est surpris et admiratif, près d'un siècle après leur écriture, de la grande actualité de ces articles composés durant les années 1920. Ils manifestent de

la part de leur auteur une finesse d'esprit exceptionnelle, tout autant que la persistance des erreurs dénoncées. L'ouvrage constitue à la fois une bonne occasion de (re)découvrir Chesterton et un puissant remède aux sophismes de la fausse science et des fausses religions.

Abbé Philippe Bourrat



Pourquoi je suis catholique
G. K. Chesterton
Préface de l'abbé Chautard
Via Romana - 2017
362 pages - Prix : 20 €

▶ Activités de la paroisse

Lundi 8 janvier

- ◆ 19h30 : réunion de la Milice de Marie

Mardi 9 janvier

- ◆ 20h00 : cours de doctrine approfondie

Mercredi 10 janvier

- ◆ Réunion de la Croisade Eucharistique à la chapelle rue Gerbert (XV^e)
- ◆ 18h30 : messe chantée des étudiants
- ◆ 20h00 : réunion du Cercle Saint-Louis

Jeudi 11 janvier

- ◆ 20h00 : cours de catéchisme pour adultes

Vendredi 12 janvier

- ◆ 9h00 : messe de l'école Saint-Louis

Samedi 13 janvier

- ◆ 13h00 : cours de catéchisme pour adultes
- ◆ 16h00 : messe des catéchismes
- ◆ 17h45 : office du rosaire
- ◆ 18h30 : messe chantée du baptême de Notre-Seigneur

Dimanche 14 janvier

- ◆ De 9h00 à 12h30, ouverture de la bibliothèque paroissiale
- ◆ À la sortie des messes, vente de galettes des rois au profit de l'école Saint-Louis
- ◆ 17h45 : concert d'orgue

Mardi 16 janvier

- ◆ 17h45 : office du rosaire
- ◆ 18h30 : messe chantée du Cœur Immaculé de Marie, refuge des pécheurs
- ◆ 19h30 : réunion de la conférence Saint-Vincent-de-Paul
- ◆ 20h00 : conférence sur l'encyclique *Pascendi*
- ◆ 20h00 : cours de doctrine approfondie

Mercredi 17 janvier

- ◆ 18h30 : messe chantée des étudiants

Jeudi 18 janvier

- ◆ 20h00 : cours de catéchisme pour adultes

Vendredi 19 janvier

- ◆ À l'issue de la messe de 18h30, Heure Sainte devant le Saint-Sacrement en réparation des péchés contre la vie

Samedi 20 janvier

- ◆ 13h00 : cours de catéchisme pour adultes

Dimanche 21 janvier

- ◆ Prédication à toutes les messes sur l'école de Camblain-l'Abbé et quête à la sortie de toutes les messes

Lundi 22 janvier

- ◆ 19h30 : réunion de la Milice de Marie

Mardi 23 janvier

- ◆ 20h00 : cours de doctrine approfondie

Mercredi 24 janvier

- ◆ 18h30 : messe chantée des étudiants
- ◆ 20h00 : réunion du Cercle Saint-Louis

Jeudi 25 janvier

- ◆ 20h00 : cours de catéchisme pour adultes

Samedi 27 janvier

- ◆ 13h00 : cours de catéchisme pour adultes

Du samedi 27, 18h00, au dimanche 28 au soir, grande braderie de vêtements en salle des catéchismes

Dimanche 28 janvier

- ◆ 17h45 : concert du chœur Fra Angelico

Lundi 29 janvier

- ◆ 19h30 à l'IUSPX, conférence de M. l'abbé Chautard sur « Les principes de l'Action catholique » (cycle des enseignements pontificaux)

Mardi 30 janvier

- ◆ 20h00 : cours de doctrine approfondie

Mercredi 31 janvier

- ◆ 18h30 : messe des étudiants

Jeudi 1^{er} février

- ◆ 20h00 : cours de catéchisme pour adultes

Vendredi 2 février

- ◆ Après la messe de 12h15, exposition du Très Saint-Sacrement jusqu'au lendemain 7h00
- ◆ 17h45 : office du rosaire
- ◆ 18h30 : messe chantée de la Présentation de Notre-Seigneur
- ◆ De 18h30 à 20h30, en salle des

catéchismes, consultations notariales gratuites

- ◆ 21h30 : conférence spirituelle pour les Jeunes Pros

Samedi 3 février

- ◆ 13h00 : cours de catéchisme pour adultes
- ◆ 18h30 : messe chantée du Cœur Immaculé de Marie

Dimanche 4 février

- ◆ 17h45 : concert d'orgue



Concerts d'orgue

Dimanche 14 janvier 2018
Ann-Dominique MERLET
(St Laurent, Paris)
Œuvres de Liszt

Dimanche 4 février 2018
Frédéric DESCHAMPS (Albi)

▶ Carnet paroissial

Ont été régénérés de l'eau du baptême

Mathias DEVERNOIX de BONNEFON
24 novembre
Marie-Tiphen NDOUMBE EWANJE
2 décembre

Ont été honorés de la sépulture ecclésiastique

Georges HEBERT, 91 ans 24 novembre
Georges LEVET, 95 ans 28 novembre
Francine DUPLEIX, 103 ans 7 décembre

Le Chardonnet

Journal de l'église Saint-Nicolas du Chardonnet
23 rue des Bernardins - 75005 Paris
Téléphone : 01 44 27 07 90 - Fax : 09 56 05 57 64
Courriel : stnicolasduchardonnet@free.fr
www.saintnicolasduchardonnet.fr

Directeur de la publication :
Abbé Émeric Baudot

Maquette et mise en page :
www.topazegraphic.com

Imprimerie

Corlet Imprimeur S.A. - ZI, rue Maximilien Vox
14110 Condé-sur-Noireau

ISSN 2256-8492 - CPPAP N° 0321 G 87731

Tirage : 1300 exemplaires



Conférences du lundi de l'Institut Universitaire Saint-Pie X

lundi 29 janvier 2018, 19 h 30 : Cycle : Les enseignements pontificaux (8) : *Les principes de l'action catholique* par M. l'abbé François-Marie CHAUTARD

lundi 5 février 2018, 19 h 30 : *Chesterton, une réponse au protestantisme* par Wojtek GOLONKA

21 rue du Cherche-Midi - 75006 PARIS - (métro : Sèvres-Babylone ou St-Sulpice)
Entrée : 7 € (étudiants : 3,50 €) - tél : 01 42 22 00 26 - www.iuspx.fr